

LES ODEURS DU MONDE NATUREL DANS L'ŒUVRE POÉTIQUE D'AGRIPPA D'AUBIGNÉ

Ainsy dedans la vie immortelle et seconde
Nous aurons bien les sens que nous eusmes au monde, [...]
Le voir, l'odeur, le goust, le toucher, et l'entendre¹

Selon l'image de la seconde vie qu'Aubigné évoque vers la fin de « Jugement », c'est à travers nos cinq sens - renouvelés, purifiés - que nous apprécierons la béatitude du paradis. *Les Tragiques* ont certes accordé une place primordiale à la vue dans la vie terrestre, qu'il s'agisse de contempler les beautés de la nature ou sa dégradation ; et l'ouïe, le toucher, même le goût y jouent également un rôle important. Mais qu'en est-il de l'odorat ? Comment, selon Aubigné, ce sens figure-t-il dans la poésie qui met en scène les relations de l'homme avec le monde naturel ? En nous penchant d'une part sur le recueil amoureux du *Printemps* et d'autre part sur *Les Tragiques*, nous recenserons des images d'inspirations hétérogènes - pétrarquistes, satiriques, lyriques, contemplatives, bibliques – afin de nous interroger, à la lumière des connaissances scientifiques de cette époque, sur la place accordée aux odeurs et à l'odorat dans l'imaginaire d'Aubigné.

L'ESTHÉTIQUE OLFACTIVE ET LA DOCTRINE CALVINISTE

L'attitude des poètes calvinistes devant « les beautés de nature » - bien que créées par Dieu - n'est pas sans ambiguïté ; et cette hésitation, d'origine théologique, ne fait que se multiplier lorsqu'il s'agit de chanter les parfums du monde naturel. Le catéchisme de 1545 de l'Eglise de Genève est éloquent quant au caractère éphémère de notre vie terrestre, à laquelle il convient de ne pas s'attacher :

[...] notre félicité ne gît pas en la terre [...] Premièrement, afin que nous apprenions de passer par ce monde comme par un pays étrange, en contemnant toutes choses terriennes et n'y mettant point notre cœur²

Par ailleurs, si la création constitue un livre, aussi transitoire soit-il, dans lequel un lecteur attentif pourrait admirer l'ouvrage divin, est-il pour autant convenable de le représenter dans les vers d'un poète calviniste ? Pour Du Bartas – et ses nombreux lecteurs - la réponse ne fait aucun doute :

O grand Dieu, donne moy que j'estale en mes vers
Les plus rares beautez de ce grand univers.
Donne moy qu'en son front ta puissance je lise :
Et qu'enseignant autrui moy-mesme je m'instruise³

1 Agrippa d'Aubigné, *Les Tragiques*, VII, 1199-1204. Nous citons *Les Tragiques* dans l'édition critique établie et annotée par Jean-Raymond Fanlo, *Les Tragiques I et II*, Paris, Classiques Garnier, 2020.

2 *Confessions et catéchismes de la foi réformée*, sous la direction d'Olivier Fatio, Genève, Éditions Labor et Fides, 2005 (2^e édition), p. 50.

3 Guillaume Du Bartas, *La Sepmaine ou Creation du monde. Tome I*. Édition établie par Yvonne Bellenger, Denis Bjaï, Jean-Claude Ternaux, Sabine Lardon, Véronique Ferrer, Sophie Arnaud-Seigle, Paris, Classiques Garnier, 2012, v. 9-12.

Cependant, la Confession de foi des Eglises réformées de France (dite Confession de La Rochelle) de 1559 apporte un regard plus nuancé :

Ce Dieu se manifeste tel aux hommes, premièrement par ses œuvres, tant par la création que par la conservation et conduite d'icelles (Rm 1.19-20). Secondement et plus clairement par sa parole (Rm 15.4 ; Jn 5.39 ; He 1.1)⁴.

En effet, le protestantisme est centré sur la parole, qui devrait seule permettre aux fidèles de connaître la volonté divine, d'où l'absence, par exemple, de toute représentation visuelle dans les lieux de culte. Pour Calvin, puisque la vie à venir l'emporte, de toute évidence, sur cette vie terrestre, la lecture commentée de la Bible s'avère supérieure à n'importe quelle découverte individuelle de la nature - tentative qui risquerait, par surcroît, de virer vers le déisme, voire le panthéisme ou l'athéisme. Somme toute, selon Otto Schaefer, « l'éthique de Calvin, y compris dans le domaine que nous appelons l'environnement, est une éthique de la reconnaissance, de la gratitude à l'égard de la générosité divine », mais subordonnée aux méditations « sur la spiritualité de la vie en Christ⁵ ».

Les sens physiques qui nous permettent d'appréhender ce monde terrestre sont-ils ainsi relégués au second plan, par la doctrine calviniste ? Et qu'en est-il, d'autre part, de la longue tradition chrétienne qui propose une lecture symbolique de la nature, à commencer par l'exemple de certains passages bibliques ? Cette double révélation de Dieu, tant dans les Écritures que dans le livre de la nature, suppose un réseau de correspondances, et une complémentarité illustrée, par exemple, par « le partage traditionnel du dimanche entre la matinée réservée au culte (l'Écriture) et l'après-midi permettant de sortir à la campagne (la nature)⁶ ». Cependant, Calvin se démarque de ses prédécesseurs et de ses contemporains trop facilement séduits par la nature elle-même, car pour lui c'est la Bible qui devra déterminer le regard que nous porterons sur la nature, et non pas l'inverse ; la parole devra rester suprême. Dans le chapitre de l'*Institution chrétienne*, intitulé « Que la puissance de Dieu reluit en la création du monde et au gouvernement continuel », lorsque l'auteur évoque le reflet de la présence divine que recèle la nature, il s'agit d'une lumière qui risque d'éblouir : et c'est plutôt l'Épître aux Hébreux qui nous permet de la comprendre, afin de savoir nous en servir pour contempler Dieu :

mais sur tout nous ne pouvons contempler d'un regard ce bastiment tant artificiel du monde, que nous ne soyons quasi confus d'une lumière infinie. Parquoy à bon droict l'auteur de l'Épître aux Hébreux nomme le monde une monstre ou spectacle des choses invisibles : d'autant que le bastiment d'iceluy tant bien digéré et ordonné nous sert de miroir pour contempler Dieu, qui autrement est invisible⁷.

De même, en s'attaquant aux épicuriens qui souhaiteraient confondre nature et créateur, Calvin affirme une hiérarchie très claire :

4 *Confessions et catéchismes, op. cit.*, p. 115.

5 Otto Schaefer, « "Théâtre de la gloire de Dieu" et "Droit usage des biens terrestres". Calvin, le calvinisme et la nature », dans Jacques Varet (éd.), *Calvin. Naissance d'une pensée*, Presses universitaires François-Rabelais de Tours/Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 213-226.

6 *Ibid.*

7 Jean Calvin, *Institution de la religion chrestienne*, Paris, Librairie de Ch. Meyrueis et compagnie, 1859, I. 5, p. 10.

plustost nature est un ordre établi de Dieu, c'est une chose mauvaise et pernicieuse en choses si grandes, et où on doit procéder en toute sobriété, d'envelopper la majesté de Dieu avec le cours inférieur de ses œuvres⁸.

Gare à ceux qui chantent les beautés de la nature sans se souvenir de celui qui les a créées, qui continue à les diriger et dont la providence a déjà prévu la transformation au moment du second avènement⁹. Les sens physiques, permettant une juste reconnaissance du déploiement terrestre de cette majesté divine, ne sont en fait que des outils qu'il nous faudrait employer avec la plus grande précaution, et toujours selon les règles dictées par les Saintes Écritures.

Or, les cinq sens sont-ils tous aussi fiables, aussi aptes à se laisser maîtriser, les uns que les autres ? Si nous choisissons de nous pencher plus particulièrement dans cet article sur l'odorat – qui est rarement le premier des cinq sens auquel on pense aujourd'hui – c'est parce que nous constatons, selon les études récentes sur l'histoire sensorielle, qu'il jouissait à la première modernité d'un statut plus élevé, et se prêtait par ailleurs à un symbolisme complexe¹⁰. À la différence des quatre autres sens, on estimait que l'odorat ne permettait pas de vérification matérielle, car les odeurs subsistent même si l'objet qui les dégage est enlevé. En effet, la plupart des hommes de l'art, y compris les anatomistes, croyaient toujours que les odeurs consistaient en vapeurs qui passaient jusqu'au cerveau, le corps pouvant littéralement les incorporer. Si cet avis, qui remontait à Hippocrate et à Galien et qui était repris par Avicenne, était contesté par certains médecins de la Renaissance¹¹, ce n'est qu'en 1660 que Schneider, médecin allemand, démontre, grâce à ses recherches anatomiques sur la membrane pituitaire qui tapisse les fosses nasales, qu'aucun fluide ne peut tomber du cerveau dans les fosses nasales¹². Quoi qu'il en soit, pour les poètes, autant que pour les hommes de l'art ou les théologiens du XVI^e et du premier XVII^e siècle, l'odorat occupait toujours une place moyenne – et parfois ambiguë – parmi les cinq sens : il se situait entre les deux sens les plus nobles – la vue, l'ouïe – qui ne nécessitent pas de contact avec l'objet perçu et les deux autres sens – le toucher et le goût – réduits à un plan animalier, puisqu'ils dépendent du contact physique.

Dans la tradition chrétienne ancienne, l'olfaction est censée inspirer la contemplation spirituelle, certaines odeurs faisant partie intégrante des célébrations liturgiques dans les Églises catholiques et orthodoxes – notamment l'encens, qui représenterait le respect, la purification, et les prières qui montent vers Dieu¹³. Bien que le culte calviniste refuse, dès ses origines, d'admettre tout symbole olfactif, y compris l'encens, pour communiquer la

8 *Ibid.*, I, 5, p. 13.

9 Voir *Institution de la religion chrestienne*, I.16 (« Que Dieu ayant créé le monde par sa vertu, le gouverne et entretient par sa providence, avec tout ce qui y est contenu »).

10 Voir Mark Smith, *Sensory History*, Oxford, Berg, 2007, chapitre 3 ; Constance Classen, *Worlds of Sense: exploring the senses in history and across cultures*, London, Routledge, 1993 ; Mark Jenner, « Follow your nose? », *American Historical Review* 116-2 (2011), p. 335-351.

11 Voir, par exemple, chez Guillaume Bouchet, auteur d'une série de dialogues fictifs, le chapitre qui s'intitule « Des odeurs et du sentiment », où son narrateur remarque, « Et à cela ne fait rien si le sentiment se fait par l'organe du nez, ou par le cerveau, laissant la dispute aux Médecins » (Guillaume Bouchet, *Les Serées*, Poitiers, par les Bouchetz, 1584, 17^e *Sérée*).

12 Konrad Viktor Schneider, *De Catarrhis*, (5 tomes), Wittenberg, Mevius, 1660-1662 : tome II, 1.20 et 2.1.

13 Pour une étude de l'olfaction au cours des premiers siècles chrétiens, voir Susan Ashbrook Harvey, *Scenting Salvation: Ancient Christianity and the Olfactory Imagination*, Berkeley : University of California Press, 2006.

présence divine¹⁴, la lecture de certains passages bibliques mettaient néanmoins les théologiens et les croyants devant un riche réseau allusif. Parmi les lieux les plus connus (et dont nous retrouverons les traces chez Aubigné), selon 2 Corinthiens 2, 15-16, la parole divine est « une odeur de vie » pour les élus, « une odeur de mort » pour les réprouvés. De même, les prières sont souvent comparées à un précieux encens, sur le modèle d'un sacrifice de bonne odeur, tel que l'évoquent le Psaume 141, 2, Ephésiens, 5, 2, ou l'Apocalypse, 8, 3-4¹⁵. Mais en aucun cas, la doctrine calviniste n'admet de lien matériel entre l'odeur et ce qu'elle représente. Cette distinction est nettement illustrée par le chapitre de l'*Institution chrétienne* « De la dernière résurrection », où Calvin essaie d'inspirer chez le lecteur une révérence à l'égard des grands mystères de la foi qui dépassent la compréhension humaine. Aussi ne répugne-t-il pas à considérer les « onguens aromatiques » qui accompagnaient autrefois les enterrements comme « autres figures d'immortalité » :

Car la façon d'ensevelir, comme nous avons veu, a servi à monstrier que les corps estoyent mis en repos pour attendre une vie meilleure. Ce qui a esté mesmes signifié par les onguens aromatiques, et autres figures d'immortalité, pour suppléer à l'obscurité de la doctrine, ainsi que par les sacrifices et choses semblables¹⁶.

Cependant, ces « onguens aromatiques » ne sont pas jugés essentiels en eux-mêmes ; ils ne servent qu'à « suppléer à l'obscurité de la doctrine ». C'est-à-dire que ces *figures* de l'immortalité, tout comme l'enterrement, permettent à l'homme de se tourner vers le renouvellement que sera la dernière résurrection. Le sens physique de l'odorat est ainsi subordonné à la compréhension spirituelle de la vie future.

Avant de considérer le rôle de l'odorat dans les textes poétiques d'Aubigné, il convient de nous pencher sur un autre texte biblique qui accorde une grande place à ce sens, en entrelaçant une série d'allusions poétiques sur ce thème. Nous pensons, évidemment, au Cantique des cantiques. Les parfums enivrants qui s'exhalent, embaument les fruits, la myrrhe répandue, les plantes odorantes, sont au centre des dialogues entre le bien-aimé, la bien-aimée et le groupe de jeunes filles qui les entourent¹⁷. Parmi les interprétations les plus courantes du Cantique, dont Max Engammare propose une analyse magistrale¹⁸, la version ecclésiale – l'amour ou le chaste mariage entre le Christ et son Eglise – connaît une longue tradition, que reprend par exemple François Lambert dans son commentaire de 1524¹⁹. L'étude détaillée de ce commentaire par Engammare fait ressortir le sens spirituel et mystique du Cantique tel que l'expose Lambert, alors que celui-ci en récuse toute interprétation charnelle²⁰. Or, pour Lambert,

14 Je tiens à remercier Andrew Spicer, Professeur à l'Université d'Oxford Brookes, d'avoir partagé avec moi ses riches connaissances.

15 Voir aussi la note de J-L. Fanlo, *Les Tragiques*, La Chambre dorée, v. 84.

16 *Institution de la religion chrestienne*, III. 25.

17 Pour une étude approfondie du symbolisme théologique des sens dans le Cantique à travers les âges, voir Jean-Louis Chrétien, *Symbolique du corps. La tradition chrétienne du Cantique des Cantiques*, Paris, PUF, 2005, et plus particulièrement, pour l'odorat, le ch. IV « Le nez », p. 89-104. P. Meloni propose également une étude de l'odorat dans le Cantique, en dépouillant les commentaires patristiques : *Il profumo dell'immortalità. L'interpretazione patristica di Cantico 1,3*, Rome, 1975.

18 Voir Max Engammare, *Qu'il me baise des baisers de sa bouche. Le Cantique des cantiques à la Renaissance. Etudes et bibliographie*, Genève, Droz, 1993.

19 *In Cantica canticorum Salomonis*, Heidelberg, chez Ioannis Hervagius, 1524.

20 Max Engammare, « François Lambert et son commentaire du Cantique des cantiques », *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, 1990 (70-3), p. 285-309.

premier moine français marié, et apôtre optimiste de la Réforme dès 1524, le Cantique constitue un appel aux non-réformés à rejoindre la vraie Eglise, bien-aimée du Christ, celle qui poursuit le parfum du Christ. Le Cantique met donc en scène le combat entre les fidèles de la vraie Eglise et les « dépravés » d'une Eglise catholique pervertie. Aussi le Cantique, avec ses images faisant fortement appel aux sens physiques, est-il récupéré au nom de la Réforme naissante, et Calvin défendra ensuite cette interprétation du texte contre le sens littéral – le récit de l'amour charnel entre Salomon et une femme – qui fait refuser ce texte, entre autres, par Châteillon²¹.

L'ODORAT ET LA POÉSIE AMOUREUSE : LE *PRINTEMPS*

Nous pensons avoir démontré que le sens olfactif n'était pas forcément exclu par l'éthique calviniste, même si celle-ci exigeait – à l'encontre de l'attitude catholique – une appréciation pour le moins prudente quant aux beaux parfums terrestres. En outre, nous avons étudié la façon dont certains passages bibliques étaient censés illustrer la richesse contemplative ou spirituelle de ce réseau symbolique. Cependant, il ne faudrait pas oublier que la poésie mondaine – surtout celle qui chantait l'amour – avait également fréquemment recours aux mêmes images allusives. Aussi nous semble-t-il important de considérer les paradigmes de l'olfaction dans la poésie amoureuse d'Aubigné, notamment le *Printemps*, ce premier-né, « pire et plus heureux aîné, / Plus beau et moins plein de sagesse²² », auquel le poète prétend vouloir renoncer lorsqu'il vient à présenter aux lecteurs les *Tragiques*.

Dans la poésie pétrarquiste de la Renaissance, nombreux sont ceux qui se sont servis de l'allégorie du parfum de la belle rose matinale ou printanière pour louer les charmes de leur maîtresse – même s'ils y glissent aussi une allusion à son destin, en tant qu'elle est condamnée à flétrir le soir même. Le sonnet de Ronsard sur la mort de Marie n'en fournit qu'un des exemples les plus célèbres :

Comme on voit sur la branche au mois de May la rose
En sa belle jeunesse, en sa première fleur/ [...]
La grace dans sa feuille, et l'amour se repose,
Embaumant les jardins et les arbres d'odeur²³

Par ailleurs, un poète peut s'inspirer aussi d'images qui ressortent à la piété olfactive, en évoquant les fleurs qui parfument le tombeau de la défunte bien-aimée – ou même, dans une ode de Ronsard, détourner le lieu commun avec une ironie délicate pour mieux consacrer le poète lui-même :

Je ne veux, selon la coutume,
Que d'encens ma tombe on parfume,
Ny qu'on y verse des odeurs ;
Mais tandis que je suis en vie,
J'ay de me parfumer envie,

21 Engammare, *Qu'il me baise des baisers de sa bouche*, op. cit., p. 17-18.

22 Préface. L'auteur à son livre, v. 56-57

23 *Le Second Livre des Amours*, II, IV : Pierre de Ronsard, *Œuvres complètes*, tome I, édition établie, présentée et annotée par Jean Céard, Daniel Ménager et Michel Simonin, Paris, Gallimard, 1993, p. 259.

Et de me couronner de fleurs²⁴.

Le lien entre la beauté, la renommée et le parfum des fleurs ou des arbres est tellement courant qu'il constitue ainsi un lieu commun - même s'il reste plutôt exceptionnel de rédiger un long poème autour de ce thème, tel *La Canelle* de Jean de la Goutte, (poème de 800 vers) qui parut en 1591²⁵. Aussi, pour un poète féru de chanter la violence de ses amours, tel Aubigné dans le *Printemps*, le parfum des fleurs aurait-il dû constituer un terrain d'élection. Comment expliquer alors l'absence relative de références aux belles senteurs végétales, ou – trait encore plus révélateur – le choix de les refuser au profit des odeurs militaires, dans les tercets du sonnet IV :

Pardonne moy chère maistresse
Si mes vers sentent la destresse
Le soldat, la peine et l'esmoï,
Car depuis qu'en aimant je souffre,
Il faut qu'ils sentent comme moy
La poudre, la mesche, et le souffre²⁶

Si maints poètes ont développé les images de la chasse amoureuse comme une bataille, voire une guerre que doit livrer l'amant, il nous semble néanmoins que dans ces vers Aubigné cherche à affirmer sa propre identité en tant que militaire, et c'est cette identité qui imprègne son style, même dans sa poésie amoureuse²⁷. Cependant, ce n'est pas seulement l'absence des images olfactives courantes qui nous frappe dans le *Printemps*, car en recensant tous les appels à l'odorat, force nous est de constater que les odeurs désagréables, voire franchement répugnantes, l'emportent largement sur le beau parfum des fleurs. Dans son étude sur l'histoire culturelle de l'odorat, Robert Muchembled esquisse la théorie selon laquelle le sens olfactif était binaire : soit une « bonne » odeur – naturelle ou artificielle – nous amenait vers le plaisir, soit une « mauvaise » odeur inspirait la peur ou le dégoût²⁸. Dans le *Printemps*, Aubigné semble pencher déjà vers cette seconde catégorie. Dans le sonnet LXXI, lorsqu'il dépeint les beautés de la nature qui se dégradent, mêmes les odeurs les plus agréables se désagrègent si la bien-aimée n'est plus présente :

Les lys me semblent noirs, le miel aigre à outrance,
Les roses sentir mal, les œilletz sans couleur,
Les mirthes, les lauriers, ont perdu leur verdure
Le dormir m'est fascheux, et long en vostre absence²⁹ :

Certes, Aubigné reprend ici des symboles banals pour affirmer que la nature ne sait plus plaire si la bien-aimée est absente. Mais cette idée d'une nature qui oscille entre la beauté et l'horreur pourrait également refléter une vision calviniste de la beauté terrestre vouée à pourrir ou disparaître avant la seconde résurrection.

Cet équilibre fragile est repris, par ailleurs, dans les stances XVII qui offrent, selon Véronique Ferrer, « une fable philosophique à caractère fantaisiste » sur deux mythes

24 *Le Second Livre des Odes*, Ode XVII, dans Ronsard, *Œuvres complètes*, tome I, p. 705-6.

25 Jean de la Goutte, *La Canelle, les Larmes et Sonnets*, Tours, Claude de Montr'œil, 1591.

26 Agrippa d'Aubigné, *Le Printemps*, édition critique par Véronique Ferrer, Droz, Genève, 2017, p. 49.

27 Cf. l'observation de Michel de Montaigne : « Le parler que j'ayme, c'est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche [...] plutost soldatesque, comme Suetone appelle celui de Julius Caesar » (*Les Essais*, I. 26).

28 *La Civilisation des odeurs*, Paris, Les Belles Lettres, 2017.

29 *Le Printemps*, éd. cit., p. 207.

platoniciens, celui de l'androgyné, et celui de Poros et de Pénie³⁰. Tout en s'inspirant du courant néo-platonicien très en vogue alors, Aubigné clôt ce long poème de 270 vers sur une défense discrète de l'amour charnel :

Imitons les secretz de Nature et ses loix [...]
Car la desunion est la mort de Penie
L'acord la ressucite et luy donne la vie³¹

Si l'odorat n'est évoqué qu'une seule fois dans ce poème, qui cite pourtant les « cinq sens de nature³² » - à la différence surtout de la vue et du goût, qui sont très sollicités -, c'est néanmoins dans une comparaison qui nous permet de comprendre la valeur des odeurs naturelles aux yeux du poète. En choisissant d'élaborer ces images autour de la distinction très marquée entre une puanteur répugnante, presque baudelairienne, et des parfums fort appréciés, il met l'accent sur la chaleur du soleil qui les fait naître tous deux :

Comme le soleil chaud rengrege les odeurs
D'une charogne infecte et en forme la peste
Et de mesmes raions le mesme nous apreste
En sa bonté le much, et le baume et les fleurs
L'amour allume ainsi en nos espritz les flammes
Certains eschantillons et miroers de nos ames³³

Dans ce monde terrestre, la nature elle-même est en évolution constante ; elle génère la putréfaction autant que la beauté, aussi transitoire soit celle-ci. Et ce contraste entre les mauvaises et les bonnes odeurs symbolise la manière dont l'âme de l'homme se prête tantôt au mal tantôt au bien. Nous pourrions conclure que même si l'odorat ne joue qu'un rôle modeste dans le *Printemps*, il fait partie de la conception albinéenne binaire de l'univers et de la création.

L'ODORAT ET LA POÉSIE D'INSPIRATION CALVINISTE : *LES TRAGIQUES*

Ce clivage entre les odeurs sublimes et celles qui sont nauséabondes se perpétue dans *Les Tragiques*, où le poète ne cherche que rarement à célébrer les beaux parfums de ce monde terrestre. De fait, ceux-ci sont cités le plus souvent dans un but paradoxal, car Aubigné souligne plutôt leur absence, dans ce monde corrompu. Dans « La Chambre dorée », la « douce Faveur » :

Faict sur les fleurs de lis des bouquets, la mignarde
Oppose ses beautez au droict, et aux flatteurs
Donne à baizer l'azur, non à sentir ses fleurs. (III, 306-8)

Comme l'explique Jean-Raymond Fanlo³⁴, cette référence héraldique aux tapisseries qui ornent la Chambre Dorée met en scène des flatteurs qui méprisent la justice royale. En fait, le parfum capiteux des fleurs de lys s'avère inexistant, alors qu'il devrait représenter

30 *Ibid.* p. 400, n. 1.

31 *Ibid.* p. 421, v. 265, 269-70.

32 « L'esprit peintre parfait emprunte la peinture/ Les tableaux les pinceaux des cinq sens de nature » (*Ibid.*, v. 109-10, p. 409).

33 *Ibid.*, p. 411, v. 125-30. La variante du vers 130 rend la pensée du poète encore plus claire : « Qui monstre tes effectz et l'humeur de nos ames ».

34 *Les Tragiques*, II, p. 446, note aux vers 304-8.

la majesté. Quant aux parfums exaltants, brûlés sur l'autel afin de symboliser la dévotion vouée à Dieu - dans l'Ancien Testament, comme dans l'antiquité païenne -, Aubigné choisit de les éviter. Au début de « Vengeances », il explique son choix d'un style et d'une approche simples à l'aide de cette métaphore :

Ouvre ton temple saint, à moy, Seigneur, qui veux
 Ton sacré, ton secret, enfumer de mes vœux :
 Si je n'ay or ne myrrhe à faire mon offrande
 Je t'apporte du lait : ta douceur est si grande
 Que de mesme œil et cœur, tu vois et tu reçois,
 Des bergers le doux lait et la myrrhe des rois. (VI, 3-8)

Le contraste entre les dons offerts par les Mages et par les bergers à l'enfant Jésus convient, certes, au ton humble que sait parfois adopter le poète-prophète³⁵. Mais en évitant de brûler lui-même de l'encens (aussi métaphorique soit-il), Aubigné reste fidèle aussi à la simplicité du culte huguenot qui refuse d'admettre l'encens, redouté comme trop proche des usages idolâtres de l'antiquité ou, selon les réformés, du catholicisme. Certes, comme l'a noté Jean-Raymond Fanlo³⁶, le Nouveau Testament emploie plusieurs images - inspirées par la culture hébraïque - qui associent la prière et l'encens, et dont nous retrouvons de brefs échos dans quelques vers des *Tragiques*³⁷. Cependant, en tant que poète de la Réforme, Aubigné ne leur accorde qu'une place minime.

En revanche, l'imaginaire olfactif se révèle une ressource très riche lorsque nous nous penchons sur le côté satirique de son épopée. D'une part, Aubigné cite volontiers des parfums censés être agréables – du moins selon leurs utilisateurs – mais qui n'ont pour but que de voiler des remugles corporels désagréables. Il s'agit notamment de la mode, sous Henri III, de sucer des « muscadins », pastilles aromatisées au musc, qui déguisaient la mauvaise haleine et les dents pourries. À la fin de « Princes », la Vertu dresse un portrait fort satirique des lois de la cour, dont :

Garnir et bas et haut de roses et de nœuds,
 Les dents de muscadins, de poudre les cheveux (II, 1285-6)

Et cette habitude n'est pas uniquement l'apanage du sexe masculin, car nous retrouvons ces mêmes traits dans la description de la Vanité dans « La Chambre dorée » :

[...] tout y sent la putain,
 Le geste efféminé, le regard incertain :
 Fard et ambre par tout, quoi qu'en la sainte chambre,
 Le fard doit estre laid, puant doit estre l'ambre,
 Maschant le muscadin, le begue on contrefait (III, 403-7)

En retraçant l'histoire de la civilisation des odeurs, Muchembled relève ce goût pour les parfums musqués qui persiste tout au long du XVI^e siècle³⁸ : cependant, ce penchant s'oppose à l'austère morale protestante, et aux habitudes, par ailleurs, des anciens soldats,

35 Voir l'étude de Samuel Junod, *Agrippa d'Aubigné ou les misères du prophète*, Genève, Droz, 2008.

36 Voir supra, note 15.

37 Les Anges « firent gémissants, / Fumer cette oraison d'un pretieux encens. » (III, 83-4). Par ailleurs, la référence – peu positive en elle-même – à l'encens dans le discours de Richard de Gastines (IV, 792-6) est attribuée à Sénèque, philosophe païen.

38 *La Civilisation des odeurs*, op. cit., p. 211. Muchembled note, pourtant, que la mode changera dès le milieu du XVI^e siècle de sorte que les anciens parfums plus capiteux, aux notes animales, se verront remplacer par de nouvelles senteurs plus légères provenant surtout des plantes et des fruits (*ibid.*, p. 269-275).

tel Aubigné, qui se sentaient de plus en plus marginalisés de la cour. À l'instar du vieillard qui vient du Danube sauvage, Aubigné refuse ainsi tous les parfums qui risqueraient de masquer « La mal-plaisante vérité³⁹ ». Ceux-ci s'opposent aux exhalaisons désagréables, mais néanmoins honnêtes, des paysans, opprimés par leur travail manuel et la disette terrible, et dont la Terre déclare, dans « Misères » :

Voz seins sentent la faim, et voz fronts les sueurs. (I, 304)

Les fragrances devraient correspondre, en somme, à une beauté morale.

D'autre part, dans de nombreux passages des *Tragiques* où il dépeint un monde dénaturé et corrompu, Aubigné a recours à la palette la plus nauséabonde de l'imaginaire olfactif pour provoquer chez ses lecteurs un rire sardonique, plus proche de la satire de Juvénal que du doux rire d'un Horace. Plusieurs vocables reviennent systématiquement sous la plume albinéenne, notamment les expressions liées à la puanteur, surtout les formes « puant.e.s », et au poison ou à l'acte d'empoisonner. En fait, nous avons recensé l'emploi de ces termes dans chaque livre des *Tragiques*, mais leur rythme s'accélère surtout dans « Vengeances », où Aubigné se complait à détailler les souffrances que la justice divine réserve aux tyrans les plus notoires. Dans une voix tonitruante, le poète fait appel à ces forces :

Empuantissez l'air, ô vengeances celestes,
De poisons, de venins, et de volantes pestes (VI, 277-8)

C'est en s'inspirant le plus souvent du récit de Chassanion qu'Aubigné décrit le sort épouvantable que subissent ces oppresseurs du christianisme, dont les plus beaux châteaux s'écroulent sous la puanteur. Pour Nabuchodonozor :

Son palais est le souil d'une puante bouë,
La fange est l'oreiller parfumé pour sa jouë (VI, 397-8)

Mais, qui plus est, la déchéance lente, pénible, humiliante du corps humain d'un tyran est symbolisée par les terribles effluves qui en émanent. Voici le prélude de la mort d'Hérode, rongé par des milliers de vers :

Il fut banny, les vers suivirent son exil,
Et ne pût inventer cet inventeur subtil
Armes pour empescher cette petite armée
D'empoisonner tout l'air de puante fumée :
Ce chasseur deschassa ses compagnons au loing,
Si qu'un seul d'enterrer ce demi-mort eut soing (VI, 827-32)

Alors que nous avons constaté qu'Aubigné ne chante que fort rarement les saveurs exquises des beaux parfums, il faudrait remarquer qu'il sait étaler toutes les notes intenses des miasmes putrides ! Décrire un monde qui se décompose – littéralement –, constitue l'étape ultime de ce monde terrestre. Aussi la terre où gît ce corps disgracié, puant d'Hérode n'est-elle que « son premier enfer » (VI, 836), c'est-à-dire que les souffrances, la laideur de la fin de sa vie terrestre préfigurent sa destinée éternelle.

Comment faudrait-il réagir devant cet imaginaire olfactif si affreux ? Comme Juvénal dans ses satires scabreuses, où les odeurs écœurantes foisonnent, Aubigné provoque à la

39 Preface. L'auteur à son livre, v. 24.

fois un fort dégoût accompagné d'un rire amer, mais ces vers devraient déclencher aussi la colère. Dans un contexte moins dramatique que les vengeances célestes, après avoir exposé toute une série de chicaneries judiciaires, vers la fin de « La Chambre dorée » le poète déclare avoir peur de s'en laisser infecter lui-même. C'est l'adjectif « puant » - employé plusieurs fois déjà dans le III^e livre - qui traduit son aversion :

[...] Fi des puants vocables
Qui m'ont changé mon style et mon sens à l'envers,
Cerchez-les au parquet, et non plus en mes vers (III, 926-8)

Ces vers nous permettent de comprendre que les métaphores olfactives s'opèrent au niveau du style et du sens. Pour un poète calviniste, parler d'une mauvaise odeur est un choix à la fois esthétique mais aussi fondamentalement moral, car - comme l'a constaté Muchembled - l'odeur provoquant une réaction binaire, la mauvaise odeur incarne ce qui suscite le dégoût ou la peur, ou bien - ajoutons-y une troisième émotion- l'indignation. Dans les premiers vers de « Princes », Aubigné nous annonce qu'il relâchera un air empoisonné et dévoilera les charognes que cachent les « sepulchres blanchis » (II, 7). Devant cette offensive visuelle et olfactive, il prévoit une réaction spontanée de la part des lecteurs :

[...] ceux qui verront cecy,
En bouchant les naseaux fronceront le sourcy. (II, 7-8)

Notons que la mauvaise odeur déclenche le premier geste, celui de se boucher « les naseaux », telle est la force primitive de l'odorat.

Or, les odeurs du monde terrestre montant jusqu'au ciel, Dieu lui-même en est touché. Dans « Les Fers », le sang versé de ses fidèles trouble l'Eternel encore plus que ne l'avaient fait les cruautés commises lors des massacres :

Ce ne sont plus combats, le sang versé plus doux
Est d'odeur plus amere au céleste courroux. (V, 543-4)

L'emploi antinomique des adjectifs « doux » et « amere » souligne un contraste inattendu entre la passivité docile des victimes humaines, acceptant leur statut de martyres, et l'indignation divine provoquée par cette odeur. En revanche, dans d'autres passages, nous constatons un lien plus simple, où la fumée provenant des massacres des fidèles n'a rien de doux. C'est le cas dans « Vengeances », où Aubigné s'adresse à Maximien qui avait fait brûler vingt mille chrétiens :

Maximian les feux de vingt mille enfermez,
La ville et les bourgeois en un tas consume
Firent un si grand feu, que l'espaisse fumee
Dans les nareaux de Dieu esmeut l'ire enflammee (VI, 615-18)

L'Eternel n'a pas besoin de se boucher les narines, signe d'impuissance chez les mortels ; les exhalaisons infectes servent plutôt à attiser chez lui une colère amère, signe qu'Aubigné emploiera bientôt d'une manière eschatologique aux derniers vers de « Vengeances » :

Ores aux derniers temps et aux plus rudes jours
Il marche à la vengeance, et non plus au secours. (VI, 1131-2)

Au demeurant, dans ce monde déchu, Dieu fait de Maximien un spectacle effrayant de la justice divine : condamné à respirer l'air corrompu par les feux, telle est la « puanteur » (VI, 623) de son corps que tous le fuient, de sorte qu'il se suicide, abandonné. Les effluves de ce monde se prêtent de nouveau à la volonté divine, en devenant l'instrument de sa vengeance.

Si *Les Tragiques* évoquent le plus souvent les mauvaises odeurs afin de représenter la dégradation morale, celle-ci incarne la vision d'un monde dégénéré qui ne sera sanctifié que par l'intervention divine, à la fin du temps. Aussi la vie terrestre du présent est-elle toujours subordonnée, selon le dogme calviniste, à la perspective de la vie céleste et éternelle. Ce qui nous ramène à la citation par laquelle nous avons commencé notre analyse, à savoir l'évocation, à la fin des *Tragiques*, des cinq sens renouvelés et « purs » du corps ressuscité. Comme d'autres poètes, tant calvinistes que catholiques, du XVI^e siècle finissant – époque fort marquée par des idées apocalyptiques –, Aubigné ne peut concevoir la création de ce monde sans envisager l'autre volet du diptyque, à savoir ses fins dernières. En nous penchant, en guise de conclusion, sur la place que *Les Tragiques* réservent à l'odorat dans cet au-delà, il sera utile d'esquisser une comparaison avec une épopée d'inspiration catholique plus ou moins contemporaine, *La Dernière Semaine, ou consommation du monde*, de Michel Quillian⁴⁰. Bien que l'œuvre de Quillian ne connût, selon les recherches de Sylvaine Bokdam, qu'une circulation fort restreinte⁴¹, à la différence de l'épopée de Du Bartas qui avait inspiré ce poète breton, il nous permet un autre regard sur *Les Tragiques* puisque les deux poètes participent du même courant eschatologique. Alors que Quillian propose une description détaillée de chaque étape de la fin du monde, depuis les signes annonciateurs inéluctables (guerres, famine, peste, règne de l'Antéchrist) jusqu'à la destruction du monde, la Résurrection, le Jugement dernier, et – dans le VII^e livre – l'Enfer et le Paradis, Aubigné prépare ce qu'il appelle « la naissance seconde⁴² » tout au long des six premiers livres, mais surtout dans l'ultime chant, « Vengeances », où nous avons déjà constaté que Dieu réserve aux méchants une fin digne de leurs crimes « puants ». Tous les deux s'accordent à reconnaître que les cinq sens, évoqués lors de la vie terrestre⁴³, seront renouvelés après la Résurrection. Pour Aubigné, les sens feront regretter aux athées leur manque de foi, lorsqu'ils se retrouveront devant le Dieu vengeur (VII, 975-80) ; mais c'est surtout l'imaginaire visuel (« voir de Dieu la face », VII, 979) qui domine. Chez Quillian, nous apercevons les souffrances des damnés à travers l'optique du poète, témoin privilégié des enfers et du Paradis⁴⁴. Si le narrateur est frappé lui-même par l'odeur qui l'assaillit d'emblée⁴⁵, c'est de nouveau le visuel qui ressort dans la description.

Cependant, lorsqu'il s'agit de représenter le sort des âmes qui atteindront le Paradis, l'un et l'autre poète s'attardent plus longuement sur le renouveau de tous les sens. Pour Quillian, poète d'un moindre ordre, certes, qu'Aubigné, il suffit de citer chaque sens, en

40 Ce poème, divisé également en sept livres, parut en 1596 chez François Huby à Paris. Nous le citons dans l'édition critique de Sylvaine Bokdam, Paris, Classiques Garnier, 2018.

41 *La Dernière Semaine*, p. 118-21.

42 *Les Tragiques*, VII, 360

43 « Mais las desja mon œil, desja tous mes cinq sens / Voyent tous ces malheurs en nostre aage presens » (*La Dernière Semaine*, II, 895-6).

44 Comme Énée dans le VI^e livre de Virgile. Voir *La Dernière Semaine*, p. 471, n.1362.

45 « Quelle odeur m'empoisonne? » (*La Dernière Semaine*, VII, 70).

donnant un exemple des joies divines même si celles-ci ressemblent, en réalité, aux sensations terrestres, ou s'avèrent tout au plus empruntées à la mythologie ancienne. En l'occurrence, pour l'odorat, il décrit ceux qui flaireront le parfum de « la roze printaniere⁴⁶ ». Aubigné, au contraire, ayant affirmé que Dieu « En mieux [...] tournera l'usage des cinq sens » (VII, 1181), s'astreint à définir cette nouvelle expérience sensorielle comme étant surtout d'ordre spirituel. Chose intéressante, dans sa description des cinq sens, il commence par l'odorat :

Veut il souefve odeur ? il respire l'encens
 Qu'offrit Jesus en croix, qui en donnant sa vie
 Fut le prestre, l'autel et le temple, et l'hostie. (VII, 1182-4)

Est-ce parce que ces trois vers résument, à eux seuls, toute la théologie calviniste, en évoquant le salut de l'homme par la seule mort du Christ⁴⁷ ? À l'instar également du *Cantique des cantiques*, ce passage des *Tragiques* puise dans l'imaginaire olfactif pour représenter une expérience d'une beauté sublime. Là où Quillian était faiblement conscient du défi presque impossible d'évoquer ce qui dépasse notre connaissance sensorielle terrestre, Aubigné choisit de terminer les *Tragiques* en s'interrogeant sur le paradoxe des sens dans le monde à venir, celui des « hauts desirs sans absence, / Car les fruicts et les fleurs n'y font qu'une naissance » (VII, 1207-8). Dans le monde déchu du présent, beautés et déchéances se côtoient, un parfum exquis n'existe jamais sans l'ombre de la puanteur, car l'univers terrestre est destiné à périr. En nous esquissant sa vision du monde à venir, où nous connaîtront la plénitude des sens, le poète sait que nos sens saturés doivent s'effacer – « Mes sens n'ont plus de sens » (VII, 1215) – pour permettre à l'âme de se recueillir au sein pur et spirituel de Dieu.

CONCLUSION

L'imaginaire olfactif a permis à Aubigné de condamner, avec une invective cinglante, la laideur des mouvements les plus violents, des dégradations les plus néfastes dans l'histoire des « véritables » chrétiens. Ce même imaginaire – ressource chérie des poètes des recueils amoureux – lui a parfois fourni des images de la beauté terrestre, mais il s'agit d'un éclat fugitif, trop prompt à se dissoudre ou se désagréger. Cependant, selon la doctrine calviniste, au moment de la seconde résurrection la Nature sera renouvelée, et c'est en décrivant ces délices de l'âme qu'Aubigné accorde à l'odorat – comme le faisait l'auteur du *Cantique des cantiques* – l'honneur de la première place pour pressentir les plaisirs éternels. Car l'odorat restait pour la première modernité le sens ambigu, situé entre le corporel et le spirituel, capable de percevoir ce qui ne laisse pas discerner sa présence physique.

Valérie WORTH-STYLIANOU
 Trinity College, Université d'Oxford

46 « Ayans Dieu pour objet de leurs sens non humains, / De l'œil, du nez, du goust, de l'ouye, et des mains, / Ils verront, estonnez, le Soleil de lumiere, / Ils flaireront, joyeux, la roze printaniere : / Ils gouteront, contens, du miel Hymettien, / Ravis, ils entendront le luth du Cinthien, / Et, douillets, toucheront de l'un et l'autre ponce / Des plus mignardes fleurs, la fueille molle et douce. » (*Ibid.*, VII, 907-14).

47 Ils reprennent l'image de Saint Paul, qui déclare que « le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous, s'offrant en sacrifice à Dieu, comme un parfum d'agréable odeur » (Ephésiens 5.2).